



Le premier contact

Écrit par Anthony Jauneaud le 15 juillet 2013.

D'après un thème suggéré sur Twitter par @coralinesoulier :

« Les berges sont à vous ».

Il avait fallu seize ans entre le premier message et le premier contact. Seize ans pour rencontrer les habitants de cette planète lointaine et mystérieuse, appelée Richter en hommage à l'astronome qui l'avait découverte un siècle plus tôt.

Seize longues années où j'ai été, avec de nombreux collègues, en charge de ce premier contact. Seize années où nous avons cru que c'était pour le mois prochain, où nous nous sommes dit « bientôt, nous les verrons enfin ».

Je suis Anatole Barre, Français, la cinquantaine bien tassée et je n'ai jamais manqué un seul jour de travail pendant ces seize ans. Depuis la première minute où l'on m'a installé à mon fauteuil de coordinateur de mission, jusqu'au moment précis où notre navette a accosté la station de contact des habitants de Richter, je n'ai pas raté un jour. Je me suis levé tous les matins. Malade. Triste. Déprimé. Fraîchement divorcé. Tout juste orphelin. Je suis allé travailler.

Voyez-vous, mon but ultime n'était pas personnel : je me fiche de

savoir qui va les rencontrer en premier. Mon objectif est que tout se passe bien, que tout se passe comme il faut. Des études scientifiques, des emplois dans de grandes entreprises mais aussi dans le public, un rôle de conseiller auprès du Président de la République française et puis, ensuite, auprès du Consul européen. Bref, une carrière honorable.

Jusqu'à l'arrivée du Message, un flux d'information qui a inondé la Terre pendant trois heures, coupant les télévisions, les téléphones, les communications aériennes. Il y a eu des accidents, des catastrophes. Mais ce flux d'information contenait aussi une formidable quantité de savoir, un savoir qu'il a fallu analyser, comprendre et partager. J'étais en charge de faire le pont entre les différentes équipes et j'étais le lien entre notre agence et le Consul européen.

Seize ans donc.

Seize ans de décisions, de choix, de mises en place de procédures. Comment communiquer avec ces extra-terrestres ? Avec qui partager leur savoir ? Où les rencontrer et dans quel optique ?

On voyait souvent dans les films des années 1990 des réunions au sommet avec des présidents et des fonctionnaires ; ce n'était pas bien loin de la vérité. Nous les appelions entre nous les Richteriens mais ce terme n'était pas officiel – nous attendions de savoir comment eux s'appeler pour utiliser leur terme et éviter ainsi de reproduire les erreurs du passé... Le monde avait été renommé par les colonisateurs, les pays

séparés par décret d'un pape, coupant en deux des peuples entiers.

Plus jamais.

Quant aux connaissances qu'ils nous apportaient, nous fûmes obligés de contenter tout le monde – et par tout le monde, il faut entendre toutes les industries et les entreprises qui finançaient largement les gouvernements et qui, à leur tour, nous subventionnaient.

Voilà ce qu'a été mon quotidien pendant ces seize ans.

Seize longues années à attendre le grand jour.

À construire la machine selon les plans qu'ils nous avaient envoyés. À réaliser à quel point nous étions en retard comparé à eux : ils étaient des êtres clairement pacifiques, supérieurs. Chaque plan reçu était truffé de codes et des lignes qui se sont révélés être en fait des avertissements, des dangers à éviter. Je dis « machine » mais il s'agissait bien plus d'une caravane.

Ah ! Il fallait voir la tête des chercheurs ! Il fallait voir celle du public qui découvrit un beau matin que notre moyen de locomotion était un cube qui allait voyager dans l'espace en quelques heures à peine ; un cube tout confort, qui pouvait transporter vingt personnes ; un cube qui contenait des appareils dont l'utilité nous dépassait totalement.

Nous avons décidé de faire partir dix femmes et dix hommes, de toutes les races, de tous les pays. La plupart était des scientifiques, qui avaient participé de près ou de loin au projet. Un tiers d'entre nous était

des officiels, un ancien président, une premier ministre, une peintre et romancière qui avait défendu pendant des années la paix au Maghreb. Ils étaient beaux. Nous étions beaux, devrai-je dire, car j'étais du voyage. Un bel honneur, le plus grand.

Seize ans... La veille du départ, nous avons organisé une petite soirée intime à l'agence. Dans la grande salle de réunion, nous avons bu et mangé comme si c'était Noël. J'ai pris dans mes bras les stagiaires. J'ai pleuré quand nous avons évoqué ensemble Cristina et son mari, décédés deux ans plus tôt. J'ai eu mal au cœur en pensant à nos amis partis trop tôt pour voir ou vivre ce voyage à travers les étoiles.

La Terre, je crois, n'était pas particulièrement en liesse : il s'agissait d'un voyage étrange et unique, sans fumée, sans décollage, sans explosion dans le ciel. Oui, il y avait une foule tout autour de la zone du cube, mais rien de comparable aux comités de départ d'Armstrong pour la Lune et de Wu Xian pour Mars. Nous sommes montés, le moteur a démarré et nous avons « accroché un photon » comme le disait si poétiquement notre ingénieur en chef. La veille, nous avons reçu sur les réseaux sociaux des milliers de messages. Tous positifs. Tous tournés vers un futur radieux.

Seize ans, c'est un peu court pour faire une estimation mais les statisticiens parlaient d'une baisse non négligeable des violences, des crimes et des meurtres. Autour de dix ou onze points en moins. Et ce

n'était qu'un début, promettaient-ils.

Alors la caravane a disparu, pouf. Nous avons senti progressivement la perte de la gravité puis celle du temps. Étrange concept : les montres se sont arrêtées et lorsque vous tourniez la tête, on aurait dit que vous ne la tourniez pas. Vous pouviez voir à chaque instant... chaque instant.

Ça a duré deux heures comme ça. Certains ont parlé, d'autres ont dormi. Il n'y avait pas de hublot, pas de fenêtres sur l'extérieur. Qu'est-ce qu'il y avait à voir de toute manière ? J'ai somnolé quelques minutes ou bien alors tout le trajet, je me suis réveillé avec un sentiment de plénitude et de calme absolu, comme si j'avais fait une sieste sur les jambes croisées de Bouddha en personne. J'ai partagé l'information avec le vieux Président et il m'a répondu « Vous me l'avez déjà dit ». Il l'avait déjà dit, ai-je pensé.

Mais je n'ai rien dit.

Et puis nous avons commencé à ressentir une pression, une gravité. Le temps s'est écoulé de nouveau. La caravane s'est arrêtée, comme si nous pouvions sentir l'instant d'avant qu'elle bougeait et la porte s'est lentement ouverte. Il y avait un protocole très précis sur qui allait sortir en premier, discuté pendant de très longues heures dans d'innombrables réunions : une femme puis un homme, la peintre-romancière puis moi.

Nous nous sommes levés et une voix a résonné dans nos esprits.

« Avez-vous fait bon voyage ? » Tout le monde s'est retourné, a regardé par-dessus son épaule mais la voix venait belle et bien de notre tête, comme un message télépathique. J'ai ri, je crois, et j'ai répondu que oui, le voyage s'était bien passé. Mais le temps que je parle, la voix avait recommencé : il y avait clairement un décalage entre les pensées et les paroles alors j'expliquai rapidement aux autres passagers qu'il ne fallait plus parler mais penser à ce qu'il y avait à dire. C'était l'une des hypothèses soulevées par les experts.

« Votre capacité de compréhension est prodigieuse. Quelle rapidité ! Quelle puissance !

– Au nom du peuple de la planète Terre, nous vous remercions pour votre accueil et vos dons à notre science.

– Au nom du peuple de la planète Richter, nous vous remercions pour votre ouverture d'esprit et votre capacité à imaginer. Nous sommes un peuple de scientifiques, d'esprits fermés et peu fertiles. Le vôtre est débordant. J'espère pouvoir personnellement le comprendre et embrasser votre philosophie. Excusez-moi si je vous emprunte des termes, je crois qu'ils sont justes mais je ne veux pas faire de faux pas. »

Sa voix dans ma tête ne s'arrêtait plus. Elle était comme un parfum enivrant, une sorte de mélodie toujours juste mais sans début ni fin. Il parla pendant des heures, ou bien une seconde. C'était doux et

agréable.

« Entrez, venez. Nos atmosphères sont relativement proches et nous pouvons partager ensemble le même air. Il est entièrement neutre, sans le moindre danger pour vous et votre planète.

– Sommes-nous décontaminés ?

– Depuis le moment même où cette... ce vaisseau a quitté votre planète. »

J'ai essayé de ne pas me concentrer sur son hésitation, fort déplaisante pour mon esprit. Comme un vinyle qui saute au moment préféré de votre chanson. Nous avons emprunté le tunnel qui relayait notre modeste vaisseau à une immense base que nous découvriions par des hublots. Le ciel... ah mes amis ! Ce ciel qui s'offrait à nous était entièrement neuf. Les galaxies, les amas d'étoiles, les lumières, rien ne ressemblait à notre Voie Lactée. L'immense station était une sphère hérissée de pics. On aurait dit New York étendue sur des milliers de kilomètres carrés, chaque pic – en fait des colonnes, mais je ne le vis que plus tard, alors que nous nous repassions en détail les vidéos prises lors du contact – était illuminé. C'était des immeubles, d'immenses tours qui abritaient sans doute des milliers d'habitants de Richter, comme une planète à une échelle réduite. Un lieu de vie construit par une main intelligente et non par l'Univers. Et derrière la station, on pouvait voir leur monde. Une boule, bleue et rouge, étincelante sur sa face

endormie, calme et sereine sur sa face éclairée.

Un des voyageurs se mit à pleurer. Je gardais les yeux rivés sur ce que je voyais, en partie pour que les enregistrements soient le plus complets, en partie parce que je vivais les plus belles minutes de ma vie. Ces seize années de sacrifice avaient enfin droit à une récompense et elle était inimaginable. Le tunnel continuait sur cinquante mètres puis menait à une immense salle blanche et bleue, remplie de sièges. Tout semblait recouvert d'une drap nacré qui rendait chaque meuble et chaque coin agréable à la vue. Avec le recul, il semblait que ce tissu était composé d'un seul morceau et permettait d'habiller n'importe quel meuble ou installation. Cela perturbait nos sens, nos habitudes. Nous vîmes clairement au centre de cette halle une table, préparée pour nous. Assis, tout au bout, caché par les victuailles, dans un coin étrangement plus sombre, nous attendait un habitant de Richter.

Je crois qu'il nécessaire ici de faire une pause pour résumer ce que nous avons en tête : la voix du Richterien résonnait encore et encore, elle détaillait lentement chaque vision. La station était l'équivalent d'un aéroport et nous étions l'un des premiers peuples à y arriver. Leur mission, leur objectif était de concentrer au même endroit tous les peuples de l'Univers et de leur offrir la paix et la plénitude d'une vie protégée par la science, tournée vers le partage du savoir et des

richesses. Nous étions tous en larmes, je crois, tous secoués par des émotions intenses, des sentiments que l'on ne vit que deux ou trois fois dans une vie pleine. Chaque information était un bonheur, qu'importe que nous fûmes scientifique, ministre ou artiste.

Et puis il y a eu le moment où il a annoncé que toute la planète nous écoutait, que tout leur monde partageait ce moment unique et formidable. Il y avait tout autour de nous plus de six cent milliards d'individus qui étaient connectés sur nos esprits. Ils passaient en revue notre histoire, nos vies, nos erreurs, nos choix. Bien sûr, tout cela, ce n'était que si nous en avions envie. Il suffisait de penser à un événement pour le partager, il suffisait de se souvenir pour que ce souvenir soit disponible. Ce que l'on voulait garder, n'était pas touché par leur esprit.

C'était un moment intense. Je n'ai jamais été croyant mais je pense que j'ai cru, à cet instant précis, oui, j'ai cru en quelque chose et je me suis senti plus proche du Ciel que jamais.

Il y avait des fruits sur la table, des sphères colorées et juteuses. Elles étaient toutes plus ou moins vertes – la photosynthèse existait sur Richter nous informa notre hôte – et, surtout, elles avaient l'air délicieuses.

C'est alors que je l'ai vu. La lumière s'est faite sur lui, la table a donné l'impression de se déplacer, de glisser pour marquer l'entrée de notre hôte. L'habitant de Richter. Un mètre cinquante de haut, filiforme,

sans membres apparents à part sa tête, un corps blanc et laiteux, entièrement parcouru par des sortes de veines.

Et cette tête... comme un chapeau. Toute ronde, avec au sommet un évent, par lequel il semblait respirer. Oui, pendant une seconde, pendant une longue seconde j'ai ouvert la bouche et j'ai gardé au fond de mon esprit une idée qui se formait. J'aurais voulu dire (ou penser) qu'ils ressemblait à des champignons. Mais à la place, je n'ai pas pu m'empêcher de dire (et donc de penser) qu'il ressemblait à un énorme pénis.

« Je vous demande pardon ?

– Non. Non, non, non, non, non, non, non, non, non, non, je ne l'ai pas pensé, je ne l'ai pas dit.

– Nous sommes les... Zobs ? »

Sa voix avait résonné dans nos esprits avec une évidente surprise mêlée de dégoût. Quelqu'un dans l'assemblée a pouffé. Il ressemblait tout bonnement à un énorme pénis. Une bite. Une queue. Un zob. Blanc. Veineux.

Et télépathe.

Il nous a alors semblé que nous étions de plus en plus seul dans la pièce et dans nos têtes. La sensation d'être fouillé par un esprit supérieur s'en alla, nous restâmes quelques secondes silencieux, dans

l'espoir de voir notre hôte réagir. Il tourna sur lui-même et quitta la pièce, lentement, son... gland oscillant légèrement de gauche à droite. Petit à petit, les meubles rentrèrent dans le sol et ne laissèrent place qu'à une immense salle vide. Le tunnel derrière nous s'éclaira vivement.

À peine installés dans la caravane, la gravité sembla s'atténuer et le temps se ralentir.

Deux heures plus tard, nous étions de retour sur Terre.

Dix ans ont passé. Les « Zobs », comme la presse les appelle maintenant, ne nous ont plus jamais envoyé de message. La criminalité est remontée, nos vies ont recommencé plus ou moins comme avant. La caravane n'a jamais marché à nouveau, malgré nos tentatives désespérées. Nous ne sommes jamais retournés dans l'espace.

Sur les vingt voyageurs du premier contact, six se sont donnés la mort. J'ai monté, avec des subventions privées, une nouvelle agence où je cherche à préparer nos futurs contacts. Car il y en aura d'autres, je le sais, c'est inévitable. Et il faut les préparer.

Car voilà, si la science est notre langue, ce n'est pas notre langue maternelle. Ce n'est pas non plus la guerre ou la poésie. Ce n'était ni des équations, ni des dessins qu'il fallait mettre dans Voyager. Non, notre langue natale, celle qui a fait que l'Homme est l'Homme, c'est l'humour.

Un humour sale et détestable. Un humour qui nous a coûté des milliers d'années de recherches et d'évolution.

Je sors du bureau, j'éteins les dernières lumières et je salue l'équipe de nuit – presque tous des Français – qui tente de théoriser sur l'équation de la contrepèterie. Serons-nous un jour capable d'expliquer son fonctionnement à une race supérieure ? Je n'embauche que ceux qui comprennent cette idée ; je vire ceux qui perdent cette flamme.

Dans la salle de sport où je tente de perdre ma bedaine tous les soirs – le divorce, ça pèse finalement, non ? – je sue comme jamais. Sous la douche, je me dis qu'il y a sans doute quelque part dans le ciel un nouveau peuple qui est amené chez les Richteriens et qui fait lui aussi une bourde monumentale. Je l'espère tout du moins.

Je me sèche la tête, assis sur un banc, face à mon casier. Un homme s'arrête devant moi et fouille son sac. Son sexe mou pend devant moi et me rappelle un voyage à travers les étoiles.

Je suis obligé de sourire. Peut-être qu'au fond, si les Richteriens ne sont pas capables de comprendre l'ironie de la situation, il est sans doute préférable que nous ne soyons plus les bienvenus.

FIN

À propos de Mâche Fiction : L'idée derrière Mâche Fiction est de concevoir un espace où partager avec les lecteurs. Le matin, nous vous demandons sur Twitter un mot, une histoire ou un thème, et le soir, vous avez une histoire. Simple, non ?

À propos de l'auteur : Anthony Jauneaud est auteur, *narrative designer* pour le jeu vidéo, et scénariste pour la télévision. Il a notamment travaillé chez Ubisoft.

Sinon il y a [Monkey Moon](#) où il est designer, [Merlanfrit](#) où il parle jeux vidéo et d'autres choses à retrouver sur [son site](#).

Retrouvez d'autres fictions sur le site de [Mâche Fiction](#).

Suivez-nous [@machefiction](#) sur Twitter, contactez-nous par [mail](#).